

Un jour, Pierrot d'Issac, duelliste forcené, va trouver Merle de Sainte-Marie et lui tient ce propos logique :

— Marquis, je suis bonapartiste et vous êtes royaliste ; je suis Pierrot et vous êtes Merle. Ne trouvez-vous pas qu'il y a ici un oiseau de trop ?

— Parfaitement, riposte le marquis en se redressant avec une fierté menaçante. Provoqué, je choisis le pistolet et, comme il convient à des oiseaux de notre espèce, je propose que nous nous battions sur des arbres...

— C'est entendu.

On se rend dans la forêt de Vergt, aux portes de Périgueux, et voilà chaque adversaire sur son arbre. Les témoins, le nez en l'air, assistent à ce combat aérien, extraordinairement singulier.

Les coups partent, les balles se croisent en sifflant, et un bruit significatif se fait dans le feuillage de l'un des deux châtaigniers, perchoirs des combattants.

C'est Pierrot d'Issac qui, blessé à la jambe gauche, dégringole comme une châtaigne mûre. Par bonheur, il s'accroche aux dernières branches, où les témoins s'empressent de le cueillir, tandis que Merle de Sainte-Marie, ce qui n'était pas absolument correct, se met gaïement à siffler son triomphe.

Indigné d'une telle impertinence, Pierrot d'Issac adresse immédiatement un nouveau cartel à son vainqueur, et, huit jours après, il allonge un superbe coup d'épée à son adversaire. Le Pierrot s'était vengé du Merle.

A cette époque ferraïlleuse, se trouvait à Périgueux le fameux général Fournier, spadassin sans rival. Sa force au pistolet tenait du prodige.

Dans un hôtel de la ville a lieu un banquet royaliste que préside le marquis de Sainte-Marie. Le général Fournier, en grand uniforme, pénètre dans la salle du festin, salue avec une exquise courtoisie, s'approche du président, tire son épée, pique une poire dans l'assiette du marquis et la savoure lentement.

Sainte-Marie se lève, saisit un plat de crème au chocolat et le verse sur la tête du général. D'un bout de la table à l'autre, une explosion de rires et de braves frénétiques. Le général prend une serviette, s'essuie, salue et s'en va.

Une heure après, dans une salle de l'hôtel, à la lueur des bougies, le général Fournier et le marquis échangent un coup d'épée et, gravement blessés à la fois, c'est miracle qu'ils ne succombent pas à la blessure réciproque qui les retient, chacun, près d'un mois au lit.

Un jour, à Périgueux, ce général Fournier, dont les duels excentriques avec le général Dupont ont été si souvent racontés, commit une effroyable imprudence qui serait, aujourd'hui, sévèrement châtiée.

Le général se trouvait sur le balcon d'une maison, en compagnie de jeunes et charmantes dames enthousiastes de sa bravoure et de son habileté sans rivale à l'épée comme au pistolet.

Passe le chanoine Dutard, vieillard ventripotent et craintif, qui s'en va paisiblement chanter des versets à la cathédrale de Saint-Front. Le chanoine a une manie : c'est de porter à la bouche une rose qui ne quitte jamais ses lèvres.

— Regardez, mesdames, dit le général en armant son pistolet : je vais d'une balle enlever la rose du chanoine.

Les jeunes femmes, épouvantées d'une telle audace,

entourent Fournier, le prient, le supplient, le conjurent de chasser cette idée insensée.

Le coup part, la rose tombe, et le chanoine aussi. Mais c'est de peur qu'il fait la culbute. Sans lui causer une égratignure, la balle a enlevé la rose...

Le général ne fut même pas excommunié. Je reviens au marquis de Sainte-Marie et à son duel le plus fameux.

Je ne sais quel régiment arrive à Périgueux; où il doit séjourner cinq ou six jours. Le colonel en passe la revue sur la promenade de Tourny. Les habitants de la ville, curieux, mais hostiles, faisaient la haie.

— Faites donc reculer la foule, ordonne le colonel aux sapeurs du régiment !

Les spectateurs s'écartent un peu ; mais un grand vieillard aux cheveux blancs, robuste et droit comme un chêne, reste impassible, l'air dédaigneux et fier, les bras croisés sur sa large poitrine.

C'est le marquis de Sainte-Marie. Indigné de cette attitude provocante et hautaine, un capitaine, appelé Roland, s'avance et, du pommeau de son épée, frappe le vieillard récalcitrant.

Merle de Sainte-Marie arrache l'épée des mains de l'officier, la brise comme un rameau de bois mort et en jette les tronçons au visage de son agresseur. Une lutte s'engage corps à corps, furieuse, insensée ; on se pare, on attache les combattants et, par ordre du colonel, les deux adversaires sont mis aux arrêts, l'officier à la caserne, le marquis dans son hôtel, gardé par trois sentinelles.

Sainte-Marie, prisonnier chez lui, apprend un soir que le régiment doit prendre la route de Paris, le lendemain, vers quatre heures du matin.

Qu'importe ? Il se vengera du capitaine. Son plan est fait. Il songe que la cinquième maison après la sienne est la demeure d'un ami intime. Il grimpe dans la cheminée, atteint le toit, longe quatre maisons avec une adresse de couvreur et une agilité de chat, s'arrête au logis de son vieux camarade, enlève les tuiles, brise les lattes, descend dans le grenier, prend l'escalier des appartements et se présente quand la famille est à table, se sert une aile de volaille et se verse un grand verre de bordeaux.

On se figure aisément la stupéfaction et la joie des convives. Après souper, le marquis prend son ami à part et lui confie son projet.

Le lendemain, dès l'aurore, le marquis est à cheval, sa fidèle épée cachée sous un ample manteau ; il a l'air ainsi d'un bon bourgeois de la ville se rendant à une foire des environs.

Prenant un chemin de traverse qui abrège, il donne de l'éperon et arrive sur la route de Paris, où doit passer le régiment. Là, il attache son cheval à un chêne, met son habit à bas, retrousse les manches de sa chemise et, l'épée à la main, attend.

Bientôt, les uniformes brillent au soleil levant et la poussière s'élève tout le long de la route. Le régiment s'avance, approche encore, il arrive, il est là ; campé au milieu du chemin et se dressant de sa haute taille, le marquis de Sainte-Marie, toujours immobile et comme en garde, attend, semble dire : on ne passe pas.

Les soldats s'étonnent, ralentissent le pas ; le colonel s'informe, apprend que le marquis exige satisfaction du capitaine Rolland.

— Qu'il en soit ainsi, répond vivement le colonel. Allons ! capitaine Rolland, alignez-vous !